

Lettre de voyage d'une honnête femme

Aux Rochers, dimanche 31 mai 2020

Ma chère enfant, hier après-midi un frisson me prit, suivi d'une grosse fièvre et le médecin appelé par un valet me fit saigner, de ce qui s'est passé ensuite je n'en ai plus la mémoire. Ce matin les choses étaient méconnaissables, je n'ai quasi rien reconnu et j'en étais fort troublée. Ne sachant si j'en avais les forces, j'ai décidé toutefois de continuer mon voyage; en effet « *Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude, mais rien n'est si naturel* ». La dernière fois que j'ai voyagé de Saumur à Nantes, il a fallu deux jours pour faire les trente lieux. Aujourd'hui, cela a pris moins d'une heure, mais il me faudra deux jours pour me remettre de ces aventures.

Saumur a bien changé, le petit pont Fouchard et ses dos d'âne a fait place à un pont aux proportions plus hardies, avec des arches de grande envergure. Sur la rive droite, au lieu de l'embarcadère des bateliers il y a maintenant une grande bâtisse dénommée gare ferroviaire. Désormais, on n'embarque plus à bord d'un chaland pour se rendre à Nantes. À la place on se déplace le long d'un chemin de fer; sur lequel roule un convoi formé de longs carrosses de métal sans attelage de chevaux. Il n'y a qu'un seul cocher et pas de laquais. Cela m'intriguait mais je refusais d'y songer avec trop d'énergie car je me souvenais de cette personne, qui « *avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences; c'est ce qui l'a tué: comme Pascal, il s'est épuisé* ». Les valets nous ont installé dans un carrosse de première classe, si confortable qu'on y put dormir, et puis eux s'en sont allés rejoindre de pauvres gens en deuxième classe.

Fort heureusement dans mon carrosse, je me suis trouvée en compagnie d'honnêtes gens. Face à moi était assis un honnête homme, qui semblait très aimable; et à mes côtés sa fille qui était habillée en petite mignonne. Un peu plus loin, discutait quelques riches marchands. En les écoutant, j'appris que le procureur général était intervenu contre un certain M. Tapie, bourgeois de son état. Lors de son procès, M. Tapie, disaient-ils *«a été très-mal attaqué, et s'est très bien défendu»*. Cela fait penser à ce pauvre M. Fouquet, d'ailleurs qu'est-il devenu?

D'autres gentilshommes lisaient une gazette, je jetai un regard sur celle de mon voisin, titrée *Le Monde* que je ne reconnus pas. Apparemment, cette gazette semble bien libertine en publiant en première page un avis sur l'état des finances de la France; et encore plus surprenant, l'étalage des mœurs et des manières des *«jeunes gens, qui semblent avoir le diable au corps»*. Même LA GAZETTE d'AMSTERDAM ne se permettrait pas de telles impertinences!

Toutefois, je dois vous mander la chose encore plus étonnante, plus merveilleuse, plus incroyable, que j'ai vue ce jour. Vous ne la devinerez pas : c'est une ardoise! Une ardoise me direz-vous, c'est un commun. Mais cette ardoise est extraordinaire, elle est recouverte de verre et on écrit dessus non pas avec une craie mais simplement du bout des doigts. Ma voisine, celle habillée en petite mignonne, m'en fit la démonstration.

Du bout de ses doigts, elle tapota sur l'ardoise; et les mots promptement apparurent :

Maman, je suis dans le train avec Papa

On arrive dans une 1/2 heure

Tu viens nous chercher ?

Bonjour Pauline

Oui, je serais là.



Pauline eut à peine fini d'envoyer son message que la réponse de sa mère arriva au son d'une clochette. Non seulement, on peut écrire sur cette ardoise mais on y écoute aussi de la musique! Si *« Une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres »*, je dirais que cette ardoise vaut bien mille lettres, puisqu'elle achemine en un jour plus de messages que de lettres portées par mille courriers.

La chose la plus charmante sur cette ardoise était de voir en médaillon le portrait de votre correspondant. Mon enfant, tous les jours, je vous porte sur ma poitrine en miniature dans mon pendentif, car *«la mémoire est dans le cœur»*. Et là sur cette ardoise quel bonheur de voir le portrait d'un être cher alors qu'on lui écrit.

Cette démonstration fut soudainement interrompue par notre arrivée à Nantes. Je pris congés de mon voisin et de sa fille très jolie et aimable, quand bien même elle eût tutoyé sa mère. A Nantes, la commotion régnait sur le quai et j'avais perdu lors d'un instant les valets, qui finirent par me rejoindre quelque peu ivres. Ils s'excusèrent et me dirent qu'ils s'étaient retrouvés en compagnie de Colombiens dans un carrosse-taverne à boire du vin blanc à la santé de l'un de leur compatriote pour sa victoire dans le *Giro di Italia*. Leur explication était une énigme, mais je ne leur reprochais rien car *«je hais l'ennui plus que la mort»*.

Nous marchâmes vers la fin des quais et débouchèrent dans une galerie encore plus majestueuse que la galerie des glaces à Versailles, bien que sans dorures ni peintures. Une fois sur le parvis, je fus effrayée l'espace d'un instant car je ne reconnus rien de ces grands espaces et laides bâtisses grises, et notre cocher ne nous attendait pas. C'est alors que j'entendis une voix familière: *Vous avez besoin d'aide, Madame?* Une fois mon tourment expliqué à Pauline, elle s'empressa de saisir son ardoise et de nous commander une voiture; qui arriva sans délais. Nous saluâmes une fois encore Pauline et son père, et montèrent dans notre voiture. Bien vite, je chassai ce moment d'effroi de mon esprit, car *«je pardonne au passé en faveur de l'avenir puisqu'il est éclairé par l'espérance»*. .

Le voyage vers les Rochers se passa paisiblement. Petit à petit je reconnus le paysage des landes autour de Saint-Vincent puis la forêt de la Guerche, les rives de La Vallière, et finalement au détour d'une colline les toits du château des Rochers. Ce trajet d'habitude si long, ne prit que deux heures, quand bien même il n'y avait d'attelage à la voiture et que je demandai plusieurs fois au cocher de ne pas aller trop vite. *«Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire...»*.

Un laquais m'aida à descendre de voiture et à ma grande surprise je découvris que la prairie était déjà coupée court, alors qu'à cette époque de l'année l'herbe devrait être haute pour en faire du foin. De plus, j'y voyais batifoler des groupes de deux ou trois personnes, habillées de ridicule et fouettant d'une tige une petite balle

blanche. Quels gens indignes, ils me rappellent ce Picard qui ne voulait pas faner.
« *Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde.* »

Je demandai au laquais de me conduire en cuisines, et de parler au maître queux. Je lui expliquai que j'avais grande faim après avoir tant voyagé et m'enquis si le souper serait servi en quatre services et à six heures du soir. Il me répondit que ce serait ainsi. Mon désappointement fut donc bien grand quand, quelques heures plus tard, j'aie soupé seule et de quatre plats. Je me suis résolue de m'en régaler car « *Je mangerais le mieux du monde, s'il n'y avait rien sur la table.* ».

De retour dans mes appartements, je réfléchissais à cette journée peu banale. Ces carrosses qui allaient si vite sans attelage, ces affaires nouvelles mais si familières, cette ardoise magique, ces villes transformées, cette fille charmante quand bien même elle tutoie sa mère, ces servants si étranges... Je pensais donc que « *Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse: Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement. Il faut que j'en sorte: cela m'assomme* ».